

Gibran (Kahlil)

## Préface à ma traduction du *Prophète*, 1985.

Lorsque vous ouvrez *Le Prophète* de Kahlil Gibran (né à Bécharri, sur 'la montagne blanche' du Liban, en 1883, et décédé à New York en 1931) vous vous trouvez comme un promeneur sur le bord de mer, marchant avec précaution sur le rocher, vous arrêtant parfois près de ces petites flaques où recule le crabe et scintille au ralenti l'étoile de mer. En fait tout ce que vous voyez autour de vous manifeste l'imposante présence de la mer, depuis les flancs du rocher sous vos pas, les algues desséchées, les débris de coquillages qu'elle laisse en se retirant.

Ainsi, les images qui composent *Le Prophète* n'y sont pas seulement déposées à titre d'emprunts divers aux philosophies arabes, récits bibliques, poésies perses, dogmes augustiniens, gnosés chrétiennes... ou encore le *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche, mais sont autant d'indices de la présence de courants de pensée qui - par leur confluence dans *Le Prophète* - font de cette oeuvre une des manifestations les plus marquantes d'une vérité commune à toutes les traditions religieuses.

Pour comprendre ce qui fait l'universalité du message de Kahlil Gibran, on peut considérer d'abord qu'il s'agit d'une oeuvre longuement mûrie, qui aura pris de la maturité avec son auteur, puisque - ayant jeté les premières ébauches sur papier en arabe, alors qu'il n'avait que seize ans - Gibran la publiera finalement en 1923 en langue anglaise, alors qu'il a déjà quarante ans, faisant ainsi du *Prophète* l'expression la plus achevée de sa philosophie ainsi que le livre de sa vie. Mais ce qui explique par-dessus tout ce qui donne à ce livre un contenu essentiel, c'est sa valeur proprement 'prophétique', comme nous allons tâcher de l'indiquer brièvement.

D'abord, le ton prophétique représentait pour Gibran une forme absolue dans le langage, comme le triangle en géométrie. Aussi il était de peu de conséquence que l'oeuvre fut écrite en anglais, langue qu'il ne maîtrisait pas parfaitement. En effet la forme même de l'oeuvre aurait pour effet de 'forcer' le message à passer dans la langue de son choix. C'est ainsi que les traductions en anglais de la Bible lui paraissaient satisfaisantes et lui ont servi de modèle.

Ensuite l'aspect prophétique de l'oeuvre tient dans le fait que Gibran y fait parler un Dieu qui - après un exil volontaire de douze ans parmi les hommes - retourne dans son Ile natale, c'est-à-dire dans l'îlot de béatitude que ne peuvent troubler les tempêtes du monde. Cet Homme-Ile témoigne devant tous les habitants d'Orphalse de la grandeur de la vie humaine et de l'unité profonde de toute vie. Dès lors il nous est donné de fonder nos espoirs d'un avenir meilleur sur la similitude de nos aspirations à nous élever, car l'approche de l'Infini est la même pour tous.

Avec *Le Prophète* Gibran entend rendre témoignage de l'universalité de nos aspirations humaines afin que la lecture de son livre permette à chacun de se donner une nouvelle appréhension intuitive de ses aspirations les plus profondes et d'échapper aux discours religieux dans lesquels nous devons - inévitablement semble-t-il - penser toute réalisation de soi. S'il importe dans une traduction de transcrire avec précision les images à partir desquelles l'oeuvre s'anime et nous communique son mouvement, il faut tenir compte dans cette oeuvre de la volonté de Gibran, à chaque fois qu'il a recours à des images religieuses, de les dépasser. C'est pourquoi ces images ne sont pas des représentations des grands absolus que seraient le Ciel, la Lumière etc. et seul le moment poétique importe même s'il avoue ne pas avoir cherché à écrire de la poésie mais à communiquer un message spirituel. Et c'est du côté de la poésie qu'il recherchera les formes dans lesquelles nous pourrions ressaisir les modes changeant de la révélation à soi. Le prophète est alors avant tout un hermite-poète qui exprime ce qui cherche à se dire en chacun de nous. Il est celui qui apprend à mieux se connaître et divulgue la mémoire du langage - pour se découvrir des aspirations communes avec autrui.

C'est en se donnant un rêve commun - et pour Gibran ce rêve est l'illumination dans laquelle nous saurons voir nos vrais visages - que l'humanité sort de la barbarie. Le jour du prophète c'est l'illumination composée par tous nos rêves, la voie lumineuse tracée par un grand rêve de l'humanité. Il a identifié sa vie à l'appel vertigineux qui sourd en tous les coeurs, l'appel d'une vraie vie, d'une vie

plus humaine. Et c'est dans ce qu'il y a de proprement vertigineux dans ce désistement de sa personne que se manifeste quelque chose de plus grand que lui : dans la voix qu'il nous prête on entend une autre voix.

Le *Prophète* raconte comment les gens d'Orphalese (ce nom est dérivé d'Orphée et signifierait 'lieu des Oracles') assistent au départ d'Almustafa, le Dieu-prophète, et reçoivent ses derniers conseils. Est-ce pour marquer la fin d'une illusion sacrée et d'une certaine façon le désenchantement de Gibran lui-même? Ce départ signale-t-il la nécessité de renouveler le rêve, de reconstruire une utopie, de recréer les images dans lesquels nous rêvons - qui nous font rêver? Ce livre nous apporte nombre de conseils sur les choses de la vie quotidienne, mais aussi la certitude que tout n'est pas perdu, tout n'est pas à recommencer : à chaque fois la nuit est transfigurée, la nuit épopéale où les hommes se reconnaissent les uns les autres dans un rêve est transformée par ce rêve. Le rêve passe dans la réalité, la lumière qui était contenue dans la nuit s'y manifeste davantage, faisant de cette nuit - pour quelques instants - un jour dont la lumière est douce pour les yeux et non pas cet éblouissement récurrent que nous connaissons. La nuit devient cette aurore où nous saurons nous mettre à l'écoute de nos pensées.

Il faut ainsi accorder la plus grande importance à cette première phrase du *Prophète* : Almustafa (ce qui signifie le 'Choisi' en arabe et qui est l'un des noms du Prophète Mohammed) est « l'aurore qui illumine ses propres jours ». Une lumière point au cœur des hommes et c'est dans cette lumière qu'ils entreprennent de se faire eux-mêmes. Alors l'un d'entre eux prend figure de prophète lorsque la lumière de son intériorité échappe au souci qu'il a de lui-même et se déploie tant et si bien que par la pensée nous devenons des 'enfants de l'aurore'. C'est-à-dire ceux qui, dans la clarté que répand cette aurore dans leur conscience, pourront y voir l'aube de leur connaissance. Et lorsque le prophète meurt à ce monde, se détachant de son corps et retournant sur la Grande Mer, il n'est plus pour nous que la lumière sur nos cœurs, l'éclaircie où nous ressaisirons l'éclat intime de notre cœur.

Nous découvrons dans nos propres rêves une Vision plus profonde et une Soif d'absolu, nous reconnaissons dans nos besoins - que nos satisfactions ne font qu'augmenter - un Désir d'Infini. En nous découvrant à ce Désir, le prophète éveille en nous une nostalgie de l'Infini si grande qu'elle apparaît aussitôt comme une révélation de l'Infini, mais une révélation qui ne s'adresse pas à la connaissance, qui ne donne rien à contempler mais qui nous assure du caractère divin de ce Désir d'Infini lui-même.

Car il faut veiller, ou s'éveiller et guetter le lever du jour, pour que les lueurs diffuses de l'aube nous révèlent, avant que nous surplombe l'éclat du midi, cette 'autre' lumière : la lumière toute intérieure de l'aurore, une lumière distillée par la nuit elle-même, qui ne provient pas du jour clair de la vraie vie puisque celui-ci n'est pas encore là, mais qui en est la vivante promesse, l'absence illuminante.

Car celui qui se réveille à midi est ébloui par le plein jour, et aura perdu sa chance de voir cette lumière dans la lumière. Et ce jour éblouissant est pour celui qui s'y réveille brusquement une ténèbre plus profonde que la nuit. Dans son aveuglement il ne peut même pas trouver refuge dans l'obscurité.

L'aurore qu'il nous faut surprendre, c'est d'abord l'éclaircie que la veille répand autour d'elle, c'est un printemps de l'esprit. Le voyageur aux abords du jour va au devant de cette lumière, cherche dans la pensée ce qui rend possible le sens et ne se leurre pas de trouver en lui-même ce qui lui donne sens. Il remonte à la source des images au delà de sa condition d'être, et se recueille en ce lieu précis de sa conscience où l'image du monde est aussi une image que le monde se donne de lui-même. Il échappe par l'imagination aux voiles de l'imaginaire et rejoint le monde là où il est aussi imagination. Alors la conscience va au-delà de la conscience et devient comme une rumeur de l'immensité.

Le prophète est alors la forme même que notre conscience se donne à une époque donnée : en cette conscience une aube filtre, et ses lueurs sont telles qu'il vaut mieux être aveugle qu'ébloui pour les ressaisir comme lumière. Cette aube serait-elle une idée de l'Infini, serait-elle une vision de Dieu?

Il semble pourtant que Dieu soit devenu tout à fait étranger au monde, nous ne pourrions jamais le contempler dans toute sa splendeur, nous ne pouvons l'adorer qu'en image. Seul le silence peut le

nommer, seule l'expérience de l'abîme peut le retrouver parce qu'aussitôt elle le perd. Cependant, dans une expérience essentiellement poétique, en se créant pour soi Dieu, on participe au geste où il ne cesse de se créer lui-même.

C'est une révélation de cette nature que Gibran cherchait dans son art et dans l'inspiration de ses rêves. Car on ne rejoint la réalité que dans l'audace du rêve, mais d'un rêve qui ne se renferme pas sur lui-même pour durer dans son éblouissement. Le monde moderne est plus que jamais - semble-t-il - obsédé par le spectacle des images, pourtant la représentation ne montre jamais aussi bien que lorsqu'elle sait aussitôt s'effacer devant ce qu'elle montre et, dans son évanescence, laisse entre-apercevoir quelque chose d'autre, qui nous échappe aussitôt que nous allons le nommer.

L'esprit humain, en faisant l'expérience de ses limites s'étonne de tout ce qu'il peut penser qui dépasse l'acte même dans lequel il le pense. Car c'est bien à la totalité du réel que nous sommes d'abord confrontés et c'est par un jeu de privations que ce réel se trouve 'distribué' en des instants et des formes finies où nous ne voyons plus l'infini de l'univers. Il nous semble alors que notre pensée pense plus qu'elle ne pense, et cela sans doute parce qu'elle participe d'une Pensée plus vaste, qu'elle appartient à un Esprit. Et si l'Esprit que l'âme voit reste l'expression de ses virtualités d'âme, l'âme elle-même peut devenir le regard de cet Esprit et faire en sorte que l'Esprit se voit.

Mais comment cet au-delà de la pensée peut-il se signaler comme tel à l'acte de la pensée? S'il paraît que le processus par lequel la pensée tâche de se penser elle-même est interminable, c'est néanmoins depuis toujours que l'Esprit - comme pensée de la pensée - se contemple en notre âme, en un reflet dont les ténèbres se sont emparées. La venue et le séjour du prophète à Orphalsee, puis ses adieux à Almitra, constituent une Passion où s'exprime l'affrontement tout intérieur de la vie et de la mort, du haut et du bas, du lumineux et de l'obscur. Et c'est au terme de cet affrontement que l'âme ailée s'élance, tel un vaisseau gréé de pourpre — c'est ainsi que Gibran voyait le vaisseau d'Almustafa, malgré qu'il ait retiré cette image du texte avec les corrections de dernière minute, quand dans les temps anciens un navire aux voiles pourpres sillonnait les mers et accostait dans les différents ports pour repartir aussitôt et poursuivre le Voyage — et rejoint la Grande Mer.

Car pour Gibran le sens spirituel du monde ne peut surgir que dans la conscience profonde. Ce qui ne signifie pas que la quête d'absolu soit réservée à l'élite des quelques élus ou des quelques petits maîtres qui auront reçus une formation appropriée, et ne signifie pas non plus que l'on doive prendre le chemin du désert et qu'une expérience mystique puisse être poursuivie et validée sans être ultimement restituée à la communauté humaine. Car pour Gibran nul ne peut se sauver tout seul et nul ne peut se découvrir tout entier à la lumière sans d'emblée en rendre l'expérience possible pour autrui.

Pour Gibran le temps de l'âme constitue la seule histoire. Dans notre conscience il y a encore - et déjà - quelque chose de tous nos états de conscience passés et futurs, aussi pouvons-nous trouver au cœur de la vie une éternité qui n'est pas le sans-fin de la mort. C'est l'inachèvement de l'existence qui produit le temps dans l'expérience humaine. Les paroles du prophète possèdent un sens prophétique non pas parce qu'elles annoncent quelques événements mais, avec la force du rêve par lequel le présent se tient, elles profèrent le sens auquel ces événements peuvent advenir et donnent sens aux choses de notre vie présente en les rapportant à ces événements lointains.

On peut lire les récits de la vie des saints et des prophètes comme des symboles d'une expérience spirituelle accessible à chacun d'entre nous. Dans le récit du *Prophète*, depuis le retour de son navire jusqu'aux derniers adieux, il s'agit toujours de l'aventure spirituelle du lecteur lui-même. Ainsi peut-on faire précéder la lecture de cet ouvrage d'une recommandation que l'on trouve déjà dans certains livres sacrés : lis ce livre comme s'il avait été écrit pour toi seul.

C'est qu'alors s'ouvrent dans une lecture les courants de pensée millénaires où le divin et l'humain entrent en rapport dans un mouvement intérieur et secret. La mer peut monter, c'est sous vos pas qu'elle gronde et s'engorge avec violence, les coraux brillent, les vertes chevelures dansent sur l'épaupe des rochers et votre âme entend l'appel de l'Infini.